

ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces remarques et que nous adoptons pour devise : *Ora et labora* ! Oui, nous prions que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre, et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

"*Avis important.*—L'encouragement que nous avons reçu pendant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir l'*Echo de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 100 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé à peu près dans le genre de la présente livraison, à l'exception du papier et des deux colonnes.

Notre deuxième année commencera au 1^{er} janvier 1867, et elle comprendra deux volumes d'environ 1,600 pages. Les abonnements ne seront pas pour moins de 6 mois et commenceront au 1^{er} janvier et 1^{er} juillet de chaque année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égale des Revues européennes, si est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour \$2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans), tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de \$12 à \$16 par an chaque."

HISTOIRE DES ABÉNAKIS, par M. l'abbé J. A. Maurault ; 1 vol. in-octavo, x-640 pages : prix \$1.50.

Les peuplades sauvages qui ont occupé jadis le sol de l'Amérique-Septentrionale, qui furent les maîtres, ici comme aux Etats-Unis, comme dans les régions du Nord et de l'Ouest, disparaissent insensiblement. Que reste-t-il des Iroquois, des Algonquins, des Hurons, des Abénakis, et de tant d'autres dont les noms, même comme peuples, sont déjà oubliés ? Pour les premiers vous les trouverez au Sault Saint-Louis, et vous vous écrierez en leur présence, comme le voyageur qui visite la patrie de Thémistocle : "Est-ce bien là le peuple d'Athènes ? Allez ensuite au lac des Deux-Montagnes et vous y rencontrerez une poignée d'Algonquins. C'est là tout ce qui reste de cette puissante tribu qui ne connaissait même pas les bornes de son empire. Ils sont réduits aux limites d'un petit village attaché aux flancs d'une montagne comme un nid d'hirondelle au pan d'un mur. A Lorette, on vous montrera le tombeau du dernier Huron. Bienheureux fut-il encore celui-là, que notre historien national, qui a été, en même temps, un de nos meilleurs poètes, ait jeté dans une hymne admirable son nom et sa dernière plainte aux échos de la renommée. En se reposant sur cette pierre tombale la poésie l'a sauvée à jamais de la ruine et de l'oubli. Et les Abénakis ? "En l'an 1700, dit quel que part M. Maurault, la population des Abénakis du Canada était de 1500 âmes ; depuis cette époque, il en arriva 500 de l'Acadie, ce qui porta cette population à environ 2000 âmes.

"En 1760, il n'y avait à St. François que 700 sauvages et 300 à Bécancourt. Ainsi dans l'espace de soixante ans la population des Abénakis du Canada avait diminué d'à peu près 1000 âmes." "Depuis 1760 leur population a toujours diminué graduellement. Aujourd'hui, on ne compte qu'une cinquantaine de Sauvages à Bécancourt et un peu plus de trois cents à St. François. Si cette population continue à diminuer dans la même proportion, il est probable que dans cinquante ans, les Abénakis auront disparu du Canada."

Ainsi l'on peut voir qu'en publiant cette histoire, l'auteur élève un monument funèbre sur la tombe d'une nation. Il accomplit en cela un devoir de réparation et de reconnaissance envers les Abénakis, au nom de la France et du Canada. Car, pendant plus d'un siècle, ils ont été nos alliés fidèles, ils ont versé leur sang sur tous nos champs de batailles, ils ont protégé de leur corps le berceau de nos colonies, ils ont partagé nos sacrifices, nos misères, nos travaux et il n'y a peut-être pas une page glorieuse dans toute notre histoire où ils n'aient le droit d'inscrire leur nom. C'était bien le moins qu'un Canadien-Français publiât leurs mérites et rendit parmi nous leur souvenir immortel. Nul ne pouvait mieux que M. Maurault accomplir cette noble tâche. Aussi s'en est-il acquitté d'une manière qui lui a attiré les félicitations empressées de toute la presse du pays.

L'histoire des Abénakis, comme celle de toutes les tribus sauvages de l'Amérique, n'est qu'une longue suite de guerres. On ne les voit apparaître qu'au milieu du carnage, le tomahawk et le couteau à la main. A part cela, leur vie s'écoule dans une simplicité de mœurs toute primitive. Ce sont des peuples chasseurs qui n'ont de passions que l'amour et la haine. L'or, l'argent, les honneurs, le luxe, toutes les convoitises de la civilisation leur sont étrangères. Ils ne reconnaissent de valeur qu'à ce qui satisfait leurs appétits naturels. Quant au commandement et à l'autorité, ils ne les accordent qu'au mérite. L'intrigue, la cabale sont inconnues parmi eux. Ils ne font usage des roueries de la politique que vis-à-vis leurs voisins ou leurs ennemis, ils se gardent bien de se tromper eux-mêmes. Leur éducation se résume dans la science de l'art de la guerre et de la chasse.

Avec de pareilles conditions sociales, on conçoit que les faits et gestes d'un peuple fournissent un aliment peu varié à l'historien. Son travail est ingrat et fastidieux. Il faut qu'il se répète et que forcément plus d'une page ressemble à une autre page. Il n'a pas, comme celui qui écrit l'histoire de peuples civilisés, l'avantage de changer à chaque instant ses couleurs, de tracer de nouveaux tableaux, qui prêtent à ses récits l'intérêt de véritables romans. Pas d'empires, pas de villes, pas de monuments dans les déserts qu'habite le Sauvage. La terre même qu'il foule n'a pas de poussière pour garder l'empreinte de ses pas. Faudrait-il décrire pour la centième fois leurs forteresses de pieux debout, leurs wigwams, leur indolence en temps de paix, leurs cruautés en temps de guerre ? Faudra-t-il révéler les fourberies de leurs jongleurs, faire connaître les épreuves imposées à leur courage, décrire leurs cérémonies funèbres revenant sur tous ces sujets épuisés par les annalistes, les historiens et les romanciers ? M. Maurault sait éviter avec art ces lieux communs. Il n'y touche qu'en passant et qu'autant qu'il le faut pour l'intelligence de son livre. Il trouvera plutôt un sujet de digression dans l'héroïsme d'un missionnaire, dans la pitié touchante d'un néophyte. Alors il écrit des pages avec le cœur d'un prêtre. Les plus purs sentiments de foi et de piété naissent sous sa plume, il prie, il adore, il aime son Dieu sans qu'il s'en doute, ses vertus y brillent malgré lui.

Ailleurs, ce sera Philippe, un grand chef abénakis, dont la prudence et la sagesse rappellent un Fabius, dont le courage domine toutes les infortunes et qui mourut accablé par le nombre et les armes à la main, surpris dans un marais comme Pompée.

Philippe était fils de Massasoit. Après la mort de son père, les Nibenets le choisirent pour leur grand chef. Il fut le plus remarquable de tous les sauvages de la Nouvelle-Angleterre. Il se distingua par son courage, son énergie et surtout par une incroyable activité. Comme son père, il fut l'ami intime des Anglais, et, comme il jouissait d'une grande influence auprès des sauvages, on peut dire que ce fut uniquement par sa protection que les colons anglais purent vivre en paix avec eux pendant vingt-sept ans.

En 1671, ce Chef se révolta contre les Anglais, et se déclara leur ennemi. Depuis long temps, il gémissait à la vue de toutes les injustices que l'on faisait aux sauvages. Il osait quelquefois donner à ses amis quelques avis à ce sujet, dans le but d'obtenir quelque amélioration à la pénible condition de ses frères ; mais ces avis étaient toujours méprisés. Enfin, voyant que ces injustices augmentaient sans cesse, il abandonna ses amis, et se révolta contre eux.

Cette révolte fut comme un coup de foudre pour les Anglais. Ils se virent privés d'une puissante protection, et se trouvèrent en face d'un redoutable ennemi. La révolte de Philippe fut un véritable malheur pour les colonies ; mais ce malheur n'arriva que par la faute des Anglais, car ce Chef ne fut porté à se révolter contre eux que par leurs imprudences et leurs injustices à l'égard des sauvages. C'est ce qu'avoue Bancroft (1).

Philippe parcourut toute la Nouvelle-Angleterre, et visita toutes les tribus sauvages, depuis la province de Sagadahock jusqu'au Connecticut. A son appel tous les sauvages se levèrent comme un seul homme contre leur ennemi commun. Mais il était trop tard pour le vaincre. Cet ennemi qui devait les détruire bientôt, avait grandi pendant vingt-sept années de paix, et était devenu plus fort qu'eux. Philippe, malgré sa grande habileté et son incroyable activité, ne put sauver sa nation ; cependant, il se couvrit de gloire, et se fit un nom illustre.

En 1671, les Nibenets détruisirent plusieurs établissements, et tuèrent quelques Anglais. Le gouverneur de Boston demanda alors à Philippe de lui livrer ceux qui s'étaient rendus coupables de cet acte ; celui-ci s'y refusa, prétendant que ces sauvages avaient usé de représailles contre leurs persécuteurs.

Pendant ce temps, Philippe réunissait des guerriers de toutes les tribus, et, au printemps de 1672, il se vit à la tête d'une armée de plus de 5,000 sauvages (2).

Alors il attaqua le village de Swanzay. Environ soixante-et-dix Anglais y furent tués, et le village fut livré aux flammes.

A cette nouvelle, le Gouvernement de Massachusetts envoya sept compagnies de troupes, sous le commandement des capitaines Henshman, Prentice et Church, au secours de la colonie de Mount-Hope. Les troupes arrivèrent à Swanzay le 28 juin ; mais elles n'y rencontrèrent pas les sauvages : ils s'étaient retirés à Mount-Hope, après la destruction du village.

De Swanzay une compagnie de cavalerie fut envoyée, sous le commandement de Prentice, à la découverte des sauvages. Bientôt, cette compagnie fut attaquée et mise en déroute par un détachement des guerriers de Philippe. Une seconde compagnie, venue au secours de

(1) Bancroft. Hist. of the U. S. vol. 1. 423.426.

(2) H. Thrumbull. Hist. of the Indian Wars. 56.67